

# JOURNAL DE MONACO

Administration et Rédaction,  
Rue de Lorraine, 13,  
à Monaco (Principauté).

POLITIQUE, LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE.

PARAISANT LE DIMANCHE

Tous les ouvrages français et étrangers  
dont il est envoyé 2 exemplaires sont  
annoncés dans le journal.

## INSERTIONS :

ANNONCES . . . . . 25 cent. la ligne  
RÉCLAMES . . . . . 50 . . . . . 1d.

On traite de gré à gré pour les autres insertions.

On s'abonne: pour la France, à Paris, à l'Agence Havas, rue J.-J. Rousseau, 2, e. chez M. St-Bilaire.  
éditeur de musique du Conserv. imp. et direc. du Comptoir général des compositeurs rue du F. Poissonnière 10  
A Nice, LIBRAIRIE VISCONTI, rue du Cours.  
à l'AGENCE-DALGOUTTE, rue Paradis, au coin du Jardin Public.

## ABONNEMENTS :

UN AN . . . . . 12 francs.  
SIX MOIS . . . . . 6 . . . . .  
TROIS MOIS . . . . . 3 . . . . .

POUR L'ÉTRANGER les frais de poste en sur.

Les abonnements comptent du 1<sup>er</sup> et du 15 de chaque mois et se paient d'avance.  
Les lettres et envois non affranchis seront refusés. — Les manuscrits non insérés ne seront pas rendus.

Monaco, le 17 Avril 1864.

Le Prince a reçu des réponses aux lettres par lesquelles Son Altesse Sérénissime avait notifié le décès de S. A. S. Madame la Princesse Antoinette à S. M. le Roi de Hanovre, à S. M. la Reine du Royaume-Uni de la Grande-Bretagne et d'Irlande, et à S. M. l'Empereur d'Autriche.

## NOUVELLES LOCALES.

Les nouvelles que nous recevons d'Italie nous apprennent que l'hiver a reparu dans quelques contrées avec une intensité à laquelle on n'est pas habitué à la saison où nous sommes. A Bologne, le froid est très piquant, et le *Monitore* rapporte que le thermomètre centigrade, sous les portiques des Paviglioni, a marqué, plusieurs jours de suite, 4 degrés au dessous de zéro. D'un autre côté, le *Patriota* de Parme, raconte avec une émotion pénible que le printemps ne peut point se dégager des étreintes de l'hiver. Outre le froid, qui s'est fait sentir, ajoute-t-il, nous venons d'être visités par la neige dont toutes nos collines sont abondamment couvertes.

Quant à nous, nous sommes toujours favorisés par un temps magnifique et tandis que les villes nos voisines voient leurs hôtes d'hiver s'éloigner peu à peu pour aller faire de la villégiature ailleurs, nous comptons chaque jour de nouveaux étrangers qui viennent visiter notre charmante principauté. Nous ne sommes jamais seuls. Au plus fort même de l'été nous avons des visiteurs. Lorsqu'on cesse de venir pour jouir de la douceur de notre climat, on arrive en touriste afin de visiter les sites admirables dont nous sommes environnés. Ces jours derniers, on voyait de toutes parts des artistes dessiner ou photographier les points de vue les plus pittoresques de la principauté. Chacun veut avoir un souvenir de ce merveilleux pays où la vie se passe si douce, et si calme. On aime à contempler dans des climats éloignés les perspectives qui rappellent les heures passées dans une agréable tranquillité.

A l'exemple du *Journal de Nice*, nous ne saurions trop recommander, dans cette saison, une surveillance active sur les chiens errants : les plus terribles accidents peuvent résulter de l'insouciance de leurs propriétaires.

Les journaux signalent plusieurs cas d'hydrophobie, qui ne se fussent point manifestés, si les régle-

ments municipaux eussent été rigoureusement mis à exécution.

### On lit dans le *Journal de Nice* :

Ainsi que nous l'avons déjà annoncé l'Exposition Horticole du printemps, aura lieu, à Nice, le dimanche 8, lundi 9 et mardi 10 mai, dans le jardin de l'hôtel n° 16, place Croix-de-Marbre.

Outre les prix exceptionnels offerts par les donateurs et ceux décernés par la Société, le conseil d'administration a décidé, sur la demande de la 4<sup>me</sup> section nouvellement annexée à la section d'Agriculture et affiliée à la Société protectrice des animaux de Paris, qu'une médaille en argent serait décernée, au nom de la Société, à la personne désignée comme s'étant distinguée par son humanité et par ses bons soins envers les animaux.

Les personnes qui croiraient avoir des droits à cette récompense sont invitées à produire leurs titres au bureau de la Société avant le 25 avril courant.

Le conseil d'administration de la société d'agriculture des Alpes-Maritimes a décidé, qu'en 1864, il serait décerné, au nom de la Société, des récompenses aux éducateurs de vers-à-soie, des arrondissements de Nice, Grasse qui auraient obtenu les meilleurs résultats.

Trois médailles d'argent ou de bronze, ou leur valeur en numéraire, au choix des lauréats, ont été mises à la disposition du jury, nommé pour la visite des magnaneries dans l'arrondissement de Nice.

Deux médailles d'argent ou de bronze dans chacun des arrondissements de Grasse et de Puget-Théniers, sont également mises à la disposition du jury, nommé par MM. les sous-préfets.

Les inscriptions des personnes qui voudront concourir, devront être faites, avant le 20 mai 1864: pour l'arrondissement de Nice, au siège de la société, et pour les arrondissements de Grasse et de Puget-Théniers, au secrétariat des deux sous-préfectures.

### On lit dans le *Moniteur du Bas-Rhin* :

« La population de Nice fondait sur l'annexion de ce pays à la France, des espérances qui sont sur le point de se réaliser à son entière satisfaction. Une Société s'est formée sous le titre de *Société immobilière de Nice et du littoral*, au capital de 12 millions. L'entreprise est confiée à M. Dronsart, ancien secrétaire général de la préfecture du Bas-Rhin. Les hautes capacités dont M. Dronsart a fait preuve pendant son trop court séjour à Strasbourg, les précieuses qualités qu'il possède comme administrateur, permettent de prédire avec certitude un plein succès à cette œuvre gigantesque. La *Gazette d'Augsbourg*, qui s'occupe de cette question, dit que les Anglais ont déjà souscrit pour 9 millions et que Paris fournira le complément.

Nous empruntons à la *Revue agricole et forestière de Provence*, le passage suivant que nos lecteurs de Monaco liront avec intérêt.

S'il est des fléaux qui frappent l'humanité il en est aussi qui attaquent les plantes qui nous alimentent. Entre autres, l'olivier, cet arbre si précieux dans nos contrées, se pare, depuis plusieurs années, d'un manteau sombre, qui donne cependant de loin, au végétal, l'aspect d'un état extraordinaire de végétation. Mais cette brillante apparence est un leurre; la Morphée ou Noir ne tarde pas à jeter le masque, pour ainsi dire, et ses ravages sont bien connus des cultivateurs, surtout sur le littoral maritime où leur intensité est la plus grande.

Cet état de choses ne pouvait manquer d'attirer l'attention des esprits dévoués au progrès de l'agriculture, et, en effet, que d'essais n'ont pas été tentés, combien de remèdes n'a-t-on pas préconisés, sans que les résultats répondissent aux espérances qu'ils suscitaient.

Cette insuffisance de la science nous intimide et nous encourage à la fois; c'est pourquoi nous demandons beaucoup d'indulgence pour la hardiesse que nous prenons aujourd'hui, dans le seul espoir de voir l'idée que nous apportons devenir le point de départ de nouveaux et heureux essais. Loin de vouloir prétendre à la découverte d'un procédé infallible pour la guérison de l'olivier, nous nous contentons de rapporter impartialement les résultats d'une expérience tentée dans le canton de Berre, sur plus de 300 pieds d'oliviers et qui a été couronnée par le succès le plus complet.

On fait un lait de chaux dans les proportions de 3 décalitres de chaux par hectolitre d'eau; à chaque hectolitre de ce liquide, on a ajouté un litre 50 d'esprit de vin. Le mélange bien effectué et la chaux bien fondue, on a lavé, avec une brosse dure trempée dans ce liquide, tous les pieds et les branches malades. Ensuite, avec un balais en crin, on a projeté cette eau sur toutes les feuilles, de manière que, l'opération terminée, les arbres semblaient couverts d'un linceul.

Si quelques insectes avaient survécu à cette opération, nous nous proposons, pour achever leur destruction, d'étendre de la paille de blé sous chaque pied d'olivier, de recouvrir cette paille de goudron ou brai et d'y mettre le feu, afin que cette fumée pût agir à son tour sur la maladie.

Mais nos arbres ont acquis une vigueur si surprenante après la première opération, terminée en février, que nous n'avons pas été obligé d'expérimenter l'efficacité de la seconde.

Nous regrettons ne pas avoir de ce procédé une expérimentation plus longue; mais nous ne pouvons résister au désir de la faire connaître, par ce que nous savons que des essais tentés, en même temps, dans plusieurs localités et dans des conditions différentes, ont plus d'autorité qu'une expérience solitaire, quelle que puisse être la confiance de son inventeur. C'est

pourquoi nous souhaitons à tous ceux qui jugeront à propos de nous imiter, autant de succès qu'à nous même.

NAVORET.  
Membre du Comice Agricole d'Aix.

LETTRE PARISIENNE

A l'heure où paraîtra cette revue, deux frégates à vapeur, l'une autrichienne, *la Novara*, l'autre française, *la Thémis*, sortiront pavisées, du port de Trieste. Une foule curieuse et empressée couvrira les rivages. Les équipages des deux frégates et des nombreux bâtiments qui leur feront une escorte d'honneur, répandront dans les airs des *hurrahs* enthousiastes et retentissants. Le cœur ému et la paupière humide, un prince et une princesse de la maison impériale d'Autriche jeteront un dernier regard sur les horizons fuyants de leur patrie. On n'entendra plus sur les deux frégates que le cri de : Vive l'empereur ! Vive l'impératrice ! L'empire de Montézuma comptera un empereur de plus, qui s'appellera l'empereur Maximilien d'Autriche !

Et alors, en voyant la question mexicaine disparaître du programme de la politique française, chacun se dira peut-être joyeusement : Dieu soit loué ! Voilà l'ère de la paix et du repos qui se lève !

Hélas ! Il n'est pas encore temps de battre des mains. Le crayon d'un spirituel dessinateur représentait, ces jours derniers, le rêve du bourgeois paisible qui, à la nouvelle de l'acceptation définitive de l'archiduc Maximilien, veut, comme Tityre, chanter sous le feuillage des hêtres, le calme, le travail, l'amour et le bonheur des champs. Son idylle commence par des actions de grâce à la conférence et à l'empereur Maximilien, qui nous délivre de la question mexicaine en nous rendant nos soldats vainqueurs ; mais, à peine a-t-il chanté sa première strophe, qu'on entend un tonnerre dans le lointain, et, dans ce tonnerre, les éclairs font rayonner tour à tour la question danoise, la question allemande, la question américaine, la question polonaise, la question hongroise, la question roumaine, la question vénitienne, la question de l'unité italienne, la question romaine, la question d'Orient...

Je m'arrête à dix et je fais une croix, car, en comptant exactement, chacune de ces questions peut se subdiviser en cinq ou six autres, et ce n'est plus dix, mais cinquante questions qu'il faudrait alors mettre en ligne de bataille, ce qui renvoie forcément aux calendes grecques la fermeture du temple de la paix.

Et remarquez que je n'exagère en rien le tableau. Quand on voit l'Angleterre si pacifique, le gouvernement de la non-intervention, le ministère de la conférence quand même, la politique de la paix en tout et pour tout, la terre classique des marchands-cosmopolites, le pays des affaires avant tout, éclater, comme un volcan, sous les pas de Garibaldi et porter aux nues l'hermite de Caprera, l'homme de la politique d'action, le héros guerroyant de l'unité italienne, le représentant de la révolution européenne, le symbole vivant de la guerre ; quand on assiste à de tels contrastes, on se demande si ce n'est pas la main de la Providence qui charge d'électricité les nuages de notre firmament politique !

Il me faudrait toutes les colonnes de votre journal pour raconter tous les projets enthousiastes que l'imagination a suggérés en vue de rendre hommage au vainqueur de Marsala. On a voulu lui présenter une adresse revêtue de toutes les signatures des admirateurs anglais de Garibaldi, et on a reculé devant les énormes *in-folio* qu'il faudrait entasser

pour réunir ces signatures. On a proposé une promenade triomphale aux flambeaux que Garibaldi a refusée. Peuple et gouvernement, ouvriers et aristocrates, députés et bourgeois, dames et demoiselles, tout le monde à Londres n'a plus à la bouche qu'un mot, qu'un nom et qu'un cri : Garibaldi !

J'enregistre, comme une date mémorable, cet événement qui prend des proportions homériques. Mais le vertige de l'Angleterre ne peut me faire oublier les lois inflexibles de la logique, et j'attends les discours des toasts pour savoir comment fera le général triomphant pour concilier l'eau et le feu, le blanc et le noir, le jour et la nuit.

Descendons de plusieurs degrés pour assister à un triomphe plus modeste. Il ne s'agit, dans la fête que je rappelle, que de l'immortalité de l'Académie, et je vous ai fait voir, la semaine dernière, qu'entre cette immortalité et l'oubli, la différence n'est pas grande. L'Académie ressemble aux Champs-Élysées de Virgile, où le poète nous montre, à la suite de quelques figures resplendissantes, une foule d'ombres bruyantes : *Turbam que sonantem*.

L'opinion s'est montrée tant soit peu désenchantée du discours de M. Dufaure. On l'avait tant vanté ! M. Thiers n'avait-il pas dit dernièrement qu'il avait une bouche de fer et des molaires d'acier, et qu'on croyait entendre craquer les os de l'adversaire qu'il attaquait ?

La foule élégante qui remplissait la salle de l'Institut attendait donc un vigoureux tournoi de paroles, et, au lieu des passes d'armes éclatantes qu'on lui avait promises, le public n'a trouvé qu'une leçon d'histoire, assez froide comme enseignement et assez terne comme style. L'immense panorama historique que l'existence presque centenaire de son prédécesseur lui permettait de dérouler, apparaît dans son discours comme une grisaille sans relief et sans action. Si la parole de M. Dufaure possède une qualité, c'est la modération, et les traits qu'il lance à droite et à gauche ne suffisent pas à donner à son discours une physionomie vivante. Cet effacement de l'orateur s'explique. Quand il parle, M. Dufaure ressemble à ces lutteurs qui ont besoin, pour déployer leurs forces, de sentir entre leurs bras un ennemi qu'il faut terrasser. Il lui faut, suivant l'image employée par M. Thiers, un adversaire dont il fera craquer les os sous ses molaires d'acier. La louange a peine à sortir de sa bouche. C'est, sans aucun doute, un puissant orateur, mais un orateur qui n'aime que ces *discours casqués* dont parle un ancien : *Galeatus sermo*.

Je ne cite que pour mémoire le discours de M. Patin. L'Académie a joué au critique pénétrant un bien vilain tour. Habitué à faire ressortir les fines-ses, les beautés, les grandeurs de l'art d'écrire, M. Patin s'est trouvé lancé, à perte de vue, dans le spacieux domaine du monde politique. J'imagine qu'il nous eut composé un chef-d'œuvre d'analyse littéraire, si on lui eut donné le discours de M. Dufaure à critiquer. Ah ! que les conjonctives du récipiendaire eussent passé un mauvais quart d'heure ! Comme le bloc massif et pesant de sa phrase se fut pulvérisé sous le marteau de la critique ! Mais la tradition avait fait de l'orateur de la tribune aux harangues un professeur, et du professeur elle avait fait un homme politique. N'est-ce pas que la tradition est une belle chose à l'Académie ?

Un misanthrope, en sortant du palais de l'Institut, me disait que la littérature est en pleine décadence, et que la langue française s'en va.

Ce ne sont, pourtant, ni les livres, ni les journaux qui nous manquent, lui répondis-je.

— Oh ! certainement, reprit-il en souriant ; on n'a jamais tant fait *gémir* les presses !

Paris, en effet, est en ce moment en proie à une épidémie étrange. Il faut toujours à Paris un spectacle, un travers, une mode, un joujou, une maladie. L'année dernière, c'étaient les ballons ; cette année, ce sont les journaux. Nous vivons sous une véritable pluie de publications nouvelles. Tous les jours, ce sont des combinaisons plus fantastiques les unes que les autres. Il y en a qui étalent leur marchandise sur de tous petits carrés de papier ; il y en a d'autres qui vous déploient un journal qui demanderait pour s'étendre les ailes d'un moulin-à-vent. Il y en a pour tous les goûts, pour toutes les classes, de toute dimension, de toute couleur politique, philosophique et littéraire. C'est le printemps qui lance ses feuilles à tous les vents. *Ludibria ventis*.

On nous écrit de Paris :

J'ai sous les yeux un curieux opuscule de M. Henry Izambard, qui a eu la patience de collectionner tous les titres, sous titres et programmes, avec les noms des rédacteurs de tous les journaux de la révolution de 1848. Quel défilé ! Quelle revue ! Il y en a pour Paris seulement QUATORZE CENTS !!!

Je retrouve dans ce célèbre cortège : l'*Arlequin démocrate*, le *Faubourien*, *journal de la canaille*, le *Grinche*, le *Père Pipelet*, la *Mère Michel*, le *Kosak*, le *Chapeau chinois*, le *Casque à mèche*, *Ce que l'on ne voudrait pas qu'on sache*, et une grande variété du *Père Duchêne* et de *Mère Duchêne*. En un mot, la tour de Babel !

Aujourd'hui, l'instrument politique manque au bruyant orchestre que nous entendons autour de nous ; mais nous avons, néanmoins, de jolis échantillons de l'imagination de Paris. Pour ne citer que les noms qui me viennent à l'esprit, n'avons-nous pas l'*Ane*, l'*Omnibus*, le *Hanneton*, *journal des toqués*, l'*Amour ?* Niez donc, après cela, le progrès !

Mais laissons ces folies, et venons aux nouveautés du théâtre. Malheureusement, de ce côté, ce ne sont pas non plus les chefs d'œuvre qui nous retiendront longtemps. Il est vraiment triste de voir avec quel déplorable sans façon on fait grimacer l'histoire sur toutes nos scènes. Voyez, par exemple, au théâtre du Châtelet, la *Jeunesse du roi Henri*. Assurément, s'il est un roi qui vit dans la mémoire du peuple, et qui mérite d'y conserver un souvenir reconnaissant, c'est, sans contredit, ce prince, si éminemment français par le courage, l'esprit, la belle humeur, la gaieté, et par dessus tout cela, par une incomparable hauteur de vues politiques.

Le règne d'Henri IV devrait être respecté comme une gloire nationale, et entouré, sur nos théâtres, d'une immortelle auréole. Eh bien ! la *Jeunesse du roi Henri* nous représente cette éclatante période de notre histoire au milieu d'un tissu d'inventions burlesques. Pourquoi donc inventer, quand l'histoire est belle et grande par elle-même ? Cette vie étonnante, héroïque, qui touche à la légende, et que Voltaire trouvait digne d'une épopée, se perd dans un dédale d'aventures qui font complètement perdre le fil de l'histoire. Ajoutez aux combinaisons dramatiques de l'auteur, le déploiement d'une chasse magnifique qui joue naturellement un plus grand rôle dans l'ouvrage que le héros de la pièce, et vous trouverez dans la *Jeunesse du roi Henri* un exemple de plus des aberrations de nos faiseurs de charpentes littéraires. Le théâtre a été une de nos gloires ; mais pour peu que cela continue, nous dirons de notre scène en général, ce que Quintilien disait de la comédie des Romains : Nous boitons dans la comédie : *in comediâ claudimus*.

La correspondance Parisienne de l'*Aigle* de Toulouse raconte que M<sup>me</sup> Olympe Audouard, rédactrice en chef de feu le journal le *Papillon* (qui est mort y a trois mois), va prendre le voile à Poitiers. Elle entre au couvent des Carmélites. Une grande douleur, la

mort d'un enfant, un charmant baby de cinq ou six ans, lui a révélé sa vocation religieuse.

BIBLIOGRAPHIE.

BLANCHE ET MARGUERITE,  
PAR M. ARSÈNE HOUSSAYE.

1 vol. g. in-18, — Michel Lévy frères, libraires-éditeurs,  
rue Vivienne, 2 Paris.

M. Arsène Houssaye est un de ces hommes à qui tout sourit, la fortune comme les muses. S'il eût vécu au temps de Mazarin, il serait infailliblement devenu son favori; car le cardinal-ministre préférerait l'homme qui a de la chance à celui qui n'a que des qualités. Le talent seul en effet ne mène pas toujours au succès. Bien des fois on a vu le savoir dépourvu de savoir-faire; et cependant, dans les grandes comme dans les petites entreprises, ce qui importe par dessus tout c'est de posséder l'art de réussir. Le monde ne juge un homme que sur sa réputation. Malheur à celui qui ne sait pas toujours être heureux! Cent succès ne protègent pas contre un revers. Le prestige est comme la beauté; quand il a fui, rien ne peut plus le ramener. Mais, dira-t-on, quels moyens prendre alors afin de le retenir? A quel expédient avoir recours pour l'enchaîner à son existence, pour en faire une divinité du foyer? Hélas! aucune règle ne l'indique, et les philanthropes ont oublié de consigner dans leurs théories humanitaires la formule cabalistique destinée à l'évoquer ou à lui jeter un charme afin de prévenir son inconstance... Il faut savoir être heureux! Et cela suffit.

Voyez plutôt ce qui arrive à M. Arsène Houssaye!

Chaque publication nouvelle qui sort de la plume de cet écrivain rencontre dans le public un accueil plein de sympathie. A peine son livre a-t-il paru que l'édition est épuisée. On veut de sa littérature comme on veut d'un objet à la mode. Il est de bon goût d'avoir les œuvres de cet auteur dans sa bibliothèque ou sur son bureau. Cependant M. Arsène Houssaye n'est pas un homme de génie. Ses productions ne portent point l'empreinte des travaux qui agitent le monde. Il est vrai qu'il n'a jamais songé à soulever ni à résoudre ces grandes questions dont l'exposé saisit les esprits et déchaîne les passions. Son but ne tend jamais au delà du possible. Les sujets qu'il traite sont simples, naturels et tous puisés dans un ordre de choses à la portée de chacun. On le comprend à la première lecture sans effort, comme sans tension d'esprit. Mais si le génie ne les éclaire point de l'éclat de toutes ses splendeurs, la forme littéraire qu'ils revêtent leur assure un succès qui fait défaut souvent à des œuvres plus sérieuses et plus durables. M. Arsène Houssaye d'abord n'a nul souci des questions politiques; quant aux questions sociales, il les laisse volontiers de côté, abandonnant aux rêveurs de cabinet le soin d'en fournir la solution. Il ne travaille point pour réformer des systèmes. C'est au cœur qu'il s'adresse. « Son talent, c'est un sourire tempéré par une larme, comme dit Philarète Chasles, un trait d'esprit mouillé par un trait de sentiment. »

Les critiques disent généralement que M. Arsène Houssaye est un fantaisiste, c'est-à-dire un écrivain qui a des caprices, un littérateur dont les allures diffèrent des allures communes. Les uns blâment son genre, l'accusant de s'isoler des voies pratiquées; les autres l'approuvent, le louant au contraire d'avoir eu assez de courage pour oser éviter des voies trop connues et trop souvent battues. Mais, en réfléchissant un peu, il est impossible de ne pas comprendre qu'un homme, qui pense avec son cœur et

qui parle avec son âme ne peut point ressembler à ceux qui écrivent sous la dictée froide et calculée de leur esprit ou de leur raison. Les tempéraments font les hommes; et M. Arsène Houssaye n'est point de ceux qui sacrifient leur identité morale aux exigences d'un courant corrompu ou aux séductions d'un lucre de circonstance. Il tient en horreur la spéculation littéraire. Il n'ignore point que s'il convient quelquefois de faire un sacrifice à l'opinion, il convient plus souvent encore de l'éclairer, de la guider, de la maintenir ou de la ramener, même en lui résistant, aux saines traditions de l'art.

Sans doute, tout comme un autre il a ses travers, ses défauts; quel être humain peut se flatter d'être parfait ou prétendre le devenir? Mais si comme tout le monde il a quelque pécadille sur la conscience, du moins il n'a jamais oublié le respect qu'il doit à ses lecteurs et qu'il se doit à lui-même. Les tableaux qu'il dessine ne contiennent jamais dans le fond d'une ombre une surprise dangereuse. Partout la couleur est transparente comme une fine gaze, partout sa toile est pure comme l'eau courante d'un ruisseau d'azur. Combien peu d'écrivains lui ressemblent! La plupart, c'est triste à dire, sacrifient le goût, les mœurs, le genre même et partant leur propre dignité au désir de plaire aux masses, à l'ambition d'obtenir des suffrages.

La photographie à la plume que nous citons plus haut de Philarète Chasles, contient M. Arsène Houssaye tout entier. Après l'avoir lue on connaît l'homme comme si l'on avait passé sa vie avec lui; et pour peu que l'on sache tirer une induction d'un fait ou d'une idée il sera facile d'apprécier ce qu'il vaut, ce qu'il représente et sous quelles formes il se manifeste.

Les aventures, qui font le thème de son nouveau roman, remontent à l'époque sanglante de l'histoire de France où les innocents et les coupables marchaient à l'échafaud attachés à la même chaîne.

Blanche et Marguerite, dont les noms lui servent de titre, en sont les deux héroïnes. L'une de ces filles appartient à une famille noble, l'autre a pour père un cabaretier. Mais si elles naquirent dans des conditions différentes, il est juste de convenir qu'elles possèdent des sentiments en tout point semblables; car après avoir vécu d'une même pensée, elles moururent toutes les deux d'une même mort, martyres d'un même amour.

« Je me promis, dit M. Arsène Houssaye, de conter cette étrange histoire si je savais un jour écrire. »

« Ce jour n'est pas venu, mais qu'importe le style du conteur quand le récit est dramatique! C'est-là, que la vraie éloquence se passe de l'éloquence. Quand la vérité parle, elle se moque de la rhétorique. Ce sont ceux qui n'ont rien à dire qui cachent leur néant sous les belles phrases, comme la beauté mensongère sous les robes de brocard. »

Ce que nous avons dit plus haut sur le compte de M. Arsène Houssaye nous dispense de protester ici contre sa modestie. Il suffit de lire *Blanche et Marguerite* pour être convaincu que son talent n'est point au dessous de sa tâche et que, en racontant l'histoire si dramatique de ces deux jeunes filles, il a rendu au contraire avec une expression des plus touchantes les phases si variées qui marquent leur trop courte vie. Qui en effet n'a senti sa paupière se mouiller de larmes au récit des déchirantes infortunes de Blanche et de Marguerite?

Or, quand un livre arrache des pleurs à ceux qui le lisent, les précautions que prend l'écrivain pour excuser son inhabileté loin de faire naître l'indulgence produisent en sa faveur un surcroît d'admiration. Aux qualités, que l'on a trouvées à l'œuvre,

on ajoute celles dont l'auteur veut cacher l'existence et on applaudit alors aux vertus de l'homme comme on a applaudi au mérite de l'ouvrage.

A. CHAMRON.

CHRONIQUE BELGE.

Bruxelles, 12 avril 1864.

Les querelles entre les catholiques et les libéraux continuent toujours à propos de la question ministérielle. Il est probable que cette question, qui importune depuis si longtemps le pays, ne recevra une solution définitive que lorsque le roi sera de retour de son voyage à Londres.

On assure que toute la famille royale sera réunie à Bruxelles pour le quinze de ce mois.

La Belgique vient de perdre un de ses enfants les plus distingués, et l'Eglise un de ses défenseurs les plus considérables. Mgr. Malou, évêque de Bruges, est mort à un âge peu avancé. L'heure suprême a été digne de la belle carrière épiscopale de ce vénéré prêtre. C'est de lui qu'on peut dire qu'il est mort debout et les armes à la main.

Domptant avec une énergie surhumaine les souffrances de sa terrible maladie, il a, jusqu'à la veille de sa mort, dirigé de son lit de douleur, les affaires de son diocèse. Jusqu'au suprême moment, Mgr. l'évêque a conservé ses facultés intellectuelles. Il a expiré doucement au moment où l'un de ses vicaires-généraux terminait la messe célébrée à côté de la chambre du prélat.

Le comité de secours pour les blessés de la guerre, fondé à Bruxelles, prend de l'extension.

Voici les noms des membres de ce comité: M<sup>me</sup> la Baronne de Cambrugghe, MM. Renard, général, Coamans, représentant, A. Uytterhoeven, médecin, H. van Holsbéeck, médecin, Van Parys, ancien procureur du roi, Roussel, recteur de l'Université libre.

On annonce pour paraître prochainement un opuscule sur les stations maritimes, les stations minérales et les stations d'hiver. Je sais que plusieurs pages de cet opuscule seront consacrées à Monaco, cette heureuse ville qui cause tant d'insomnies à ses rivaux du littoral ligurien. J'ai lu dernièrement dans un gros livre qui traite des villes d'hiver que le séjour de Monaco ne convient nullement aux poitrines affaiblies. Un de mes amis qui doit la santé à quelques mois passés à Monaco pendant la saison rigoureuse s'est fâché tout rouge à la lecture de cette odieuse accusation. Le climat de Monaco doit être bien beau et bien salubre pour exciter tant d'envie!

M<sup>me</sup> Mayer-Boulard, complètement rétablie d'une maladie qui avait donné de sérieuses inquiétudes a fait sa rentrée au Théâtre de la Monnaie. Des qu'elle a paru, de nombreux et superbes bouquets ont été jetés sur la scène, et la cantatrice a été littéralement couverte de fleurs; on lui a fait une ovation qui a duré longtemps.

Voici un effet de la convention littéraire franco-belge, conclue en 1852, mise en vigueur en 1854, renouvelée et modifiée en 1861... Un concert est annoncé, le jour est venu, le monde est dans la salle, et l'artiste va monter sur l'estrade, quand tout-à-coup, il voit venir à lui quelqu'un qui lui dit poliment et avec un sourire: « Pardon, monsieur, vous chantez deux mélodies de M. X? — Oui. — C'est quinze francs!

— Vous plaisantez?  
— Du tout, c'est sérieux.  
— Mais, mademoiselle chante la valse du *Pardon de Ploërmel*, faut-il payer aussi?  
— Certainement, c'est quatorze francs.  
— Mais Meyerbeer pour les trois actes, ne touche pas davantage en Belgique.  
— C'est quatorze francs, pour la valse.  
— Mais c'est absurde!  
— C'est quatorze francs!! — et l'on paie les quatorze francs demandés. — Est-ce joli, amusant? Voilà où mènent les conventions!

Une curieuse affaire a été introduite à la dernière audience du tribunal correctionnel de Charleroi. Si les fables étaient justiciables, on croirait que c'en est une. — Un jeune homme de Presles, « beau, bien fait, d'agréables manières, » se déplaçait de n'avoir pas de barbe au menton et d'être appelé *blanc bec* par les jeunes filles du village. Vainement le rasoir paternel avait coupé le léger duvet dont les joues de notre Adonis étaient ombragées; pas le plus petit poil de barbe ne semblait vouloir poindre à l'épiderme. Que n'eût-il donné cependant pour avoir seulement une petite moustache blonde? — Un jour que, se consumant en désirs inutiles, il se promenait au hameau de Besige, il rencontra, cheminant sur une mule, un petit vieillard aux pieds tordus, et dont la barbe épaisse, semblable à celle de Termodis, descendait à gros flocons jusque sur la poitrine.

Ce vieillard est un descendant d'Esculape; il habite les montagnes d'une commune voisine, où il étudie les simples, et prépare des remèdes homériques par dévouement à l'humanité. Il est, je ne dirai pas connu, mais

vénéré à dix lieues à la ronde. Quelques condamnations pour exercice illégal de ce que l'on appelle « l'art de guérir, » n'ont pas peu contribué à étendre encore sa réputation. De bonnes gens viennent le trouver même des régions les plus lointaines.

Malgré tant de gloire, l'ermite en question est affable comme on l'était au bon vieux temps; il a de bonnes paroles pour tout le monde, surtout pour ceux qui paraissent souffrir. Aussi ne passe-t-il point près du jeune imberbe sans l'inviter à verser dans un cœur ami le sujet de son chagrin.

Il ne tiendra qu'à vous, jeune homme, dit-il après les premiers mots de la confiance, d'être aussi barbu que moi; seulement ma barbe est blanche et la vôtre sera plus noire que l'aile du corbeau. Venez chez moi, je vous donnerai une liqueur barbifique dont vous vous arroserez le menton soir et matin, et quinze jours ne se passeront pas avant qu'une puissante végétation péleuse n'apparaisse sur les parties imbibées; vous vous défiez seulement de laisser tomber où il ne faut pas, une goutte de merveilleux liquide.

Le jeune homme courut à l'ermitage et en rapporta un petit flacon d'une nature huileuse imprégnée d'une forte odeur de colombine. Il la paya dix francs, dit-il, mais ô malheur! il eut beau se frotter la peau du visage, il eut beau se promener un doigt impatient sur sa lèvre supérieure, le long de ses joues et autour du menton, plus de six semaines et il ne sentit... rien venir. Furieux, il écrivit à M. le procureur du roi, et dénonça le médecin empirique pour qu'il soit puni de cette coupable mystification.

Nous voici au mois d'avril, encore quelques semaines et Spa, qui est en train d'ébaucher sa toilette, ouvrira sa saison de 1864. On peut avancer avec certitude que peu de villes d'eaux, sous le rapport du nombre et de l'abondance, sont aussi bien partagées que cette station minérale dont la Belgique est justement fière.

De quelque côté que l'on dirige ses pas, dans les bois, dans les campagnes, partout on est certain de rencontrer de petits ruisseaux roulant sur des cailloux enduits d'un dépôt rougeâtre, signe caractéristique du fer diversément combiné. Ce grand nombre de sources ferrugineuses n'a rien que de naturel d'ailleurs, dans un pays où le sol abonde en minerai de fer.

Le nombre des personnes qui visitent Spa augmente chaque année. Mais il n'y a rien qui étonne ceux qui connaissent ce séjour enchanteur. La position de Spa est au pied d'une montagne très escarpée, qui l'abrite au nord. Les édifices et les lieux d'amusements de Spa sont vastes et magnifiques. La manière d'y vivre est des plus agréables, les plaisirs publics, les festins, les jeux, les fêtes champêtres et les promenades se succèdent presque sans intervalle.

On m'apprend qu'une revue internationale très répandue qui se publie à Bruxelles sous le titre d'Annales de l'électricité médicale s'occupera désormais de l'hydrologie médicale, cette partie si intéressante de la thérapeutique qui a fait tant de progrès pendant ces dernières années. Partout dans les stations maritimes et minérales, on comprendra l'utilité d'associer la médication électrique à la médication hydrominérale. C'est une conquête dont on sera redevable au XIX<sup>me</sup> siècle. GEORGES HENRY.

AVIS IMPORTANT

qui intéresse le commerce et les consommateurs de Chocolat.

Ce n'est pas la première fois que la Compagnie Coloniale, fondée à Paris pour la fabrication des Chocolats de qualité supérieure, se voit forcée de mettre le public en garde contre les manœuvres d'une concurrence déloyale.

Certains fabricants, fort habiles dans l'art de donner le change aux consommateurs et de leur faire accepter, comme provenant de la Compagnie Coloniale, des produits qui lui sont complètement étrangers, semblent ne reculer devant aucun moyen pour atteindre ce but.

Tantôt ils imitent, d'une façon presque servile, les marques de fabrique de cette Compagnie, la nuance du papier, les dispositions typographiques et jusqu'aux caractères d'imprimerie que la Compagnie Coloniale a adoptés; tantôt ils accolent à leurs Chocolats quelque désignation qui a pour objet de jeter la confusion dans l'esprit de l'acheteur.

Attirés par des remises excessives que ces fabricants leur offrent, des détaillants s'associent à ces manœuvres répréhensibles, et, assez peu soucieux de la loi, qui pourrait être invoquée contre eux, ils offrent, comme étant fabriqués par la Compagnie Coloniale, des chocolats parés et habillés de la même façon que ceux de la Compagnie, mais qui n'ont rien de commun avec les produits de cette honorable maison.

Il résulte de ces faits, d'une part, que les Chocolats de la Compagnie Coloniale sont bien en possession de la faveur publique, que ce sont bien là les Chocolats que les consommateurs recherchent de préférence, puisqu'ils deviennent, chaque jour, l'objet de nouvelles imitations destinées à faire croire au public qu'on lui vend réellement

ce qu'il demande. Ces mêmes faits prouvent encore que le consommateur, pour n'être pas trompé, ne doit pas se fier à la ressemblance de certaines enveloppes, qui ne couvrent trop souvent que les premiers Chocolats venus; que, pour être certain d'avoir du Chocolat de la Compagnie Coloniale, il faut que l'acheteur trouve ces deux mots: COMPAGNIE COLONIALE, ainsi que la signature Vinit et C<sup>o</sup>, et non d'autres dénominations qu'elles soient, sur les paquets ou boîtes qui lui seront présentés.

Autant la Compagnie Coloniale comprend une concurrence loyale, la première des libertés commerciales, autant elle se croit autorisée à dénoncer hautement à la réprobation publique et à poursuivre au besoin ces honneux plagiaires qui sont la plaie de tout commerce honnête et régulier.

L'Illustrateur des Dames et des Demoiselles

Journal des soirées de famille.

L'Illustrateur des Dames, sans contredit le plus élégant et le plus complet de tous les journaux de Modes, de chroniques et d'actualités, EST ENTRÉ dans sa quatrième année.

Il est distribué tous les dimanches par toute la France, et donne dans chaque numéro, 36 colonnes de texte, format de l'Illustration, avec de nombreuses gravures d'actualités, portraits de grandes dames de l'Europe et des femmes célèbres, bals, réceptions, événements historiques, et des dessins d'ouvrages: crochet, tapisserie, tricots et travaux de fantaisie dans le texte.

Les abonnés reçoivent chaque mois, en dehors du texte, quatre gravures de modes coloriées à l'aquarelle à deux et trois personnages, une planche de patrons, et tous les deux mois une planche de tapisseries coloriées, soit par an, 66 annexes:

48 gravures de modes coloriées.

42 patrons de confections nouvelles, avec dessins de broderies et de soutaches.

6 planches de tapisseries coloriées, d'après des modèles nouveaux.

15 morceaux de musique.

ENFIN 52 MODES NOIRES DANS LE TEXTE.

LE TOUT ENTIÈREMENT INÉDIT. — On s'abonne en adressant à M. CHARLES VINCENT, rue de Rambuteau 84, à Paris; pour trois mois, 7 francs; pour six mois, 13 francs; pour un an, 25 francs; en mandat de poste ou en timbres-poste de 20 centimes augmentés de quatre timbres-poste pour le change.

PRIME GRATUITE.

Tous les abonnés d'une année ont le droit de prendre gratuitement, dans nos bureaux, un album de musique; airs, ariette, duos, romances, en tout 27 pages de musique, couverture dorée; le titre de cet album suffit à en indiquer la valeur: L'ADIEU DE RUBINI, avec un portrait sur acier de Rubini. — En ajoutant 1 franc en timbres-poste, on recevra cet album franco; le prix net de cet album est de 14 francs dans le commerce de musique.

Ce journal donne, en outre, à prix très-réduit, des primes de choix, qui remboursent largement le prix du journal.

Un journal illustré pour 2 fr. par an.

La même administration édit: LA BOITE A OUVRAGE, journal mensuel des travaux d'aiguille, donnant au moins 100 dessins-patrons par an, pour le prix incroyable de 2 fr. par an, ou 2 fr. 20 en timbres-poste. — Ce journal a donné 120 dessins-patrons dans l'année 1863, que l'on peut recevoir immédiatement contre 2 fr. 20 en timbres-poste de 20 centimes.

ALPHONSE CHAMBON — Rédacteur-Gérant

MOUVEMENT DU PORT DE MONACO

Arrivées du 9 au 15 Avril 1864.

NICE	b. v. Bosphore, c. Santin,	m. d.
NICE	b. St-Nicolas, c. Beggio,	m. d.
MARSEILLE	b. Espérance en Dieu, c. Garibaldi,	id.
CANNES	b. v. de l'Etat Daim, c. Pothuaux,	id.
id.	id. Castor, c. Roux,	id.
id.	id. Favori, c. Trotabas,	id.
NICE	b. v. Palmaria, c. Imbert,	en lest
FINALE	b. Conception, c. Ginocchio,	m. b.
NICE	b. v. Bosphore, c. Santin,	en lest
id.	b. v. Palmaria, c. Imbert,	id.
LIVOURNE	b. Elvire, c. Ferro,	m. d.
CETTE	b. St-Joseph, c. Viale,	vin
NICE	b. v. Palmaria, c. Imbert,	en lest
id.	b. v. Bosphore, c. Santin,	id.
MARSEILLE	b. St-Christophe, c. Palmaro,	m. d.
ST-TROPEZ	b. Caroubier, c. Laurenti,	vin.
NICE	b. v. Bosphore, c. Santin,	en lest
id.	b. v. Palmaria, c. Imbert,	en lest
MENTON	b. Daniel, c. Cosso,	id.
VINTIMILLE	b. Solferino, c. Sibono,	id.
G. JUAN	b. N-D. de la Garde, c. Benvenuto,	poterie
NICE	b. v. Bosphore, c. Santin,	m. d.
id.	b. v. Palmaria, c. Imbert,	id.
NICE	b. Conception, c. Barrale,	plâtre

Départs du 9 au 15 Avril 1864.

NICE	b. v. Bosphore, c. Santin,	id.
ST-REMO	b. St-Nicolas, c. Biggio,	m. d.
MENTON	b. Espérance en Dieu, c. Garibaldi,	id.
TOULON	b. v. de l'Etat, Daim, c. M. Pothuaux,	id.
id.	id. Castor, c. M. Roux,	id.
id.	id. Favori, c. M. Trotabas,	id.
NICE	b. v. Palmaria, c. Imbert,	en lest
FINALE	b. Conception, c. Ginocchio,	en lest
NICE	b. v. Bosphore, c. Santin,	en lest
id.	b. v. Palmaria, c. Imbert,	id.
MENTON	brick Elvire, c. Ferro,	m. d.
VINTIMILLE	b. St-Joseph, c. Viale,	vin
NICE	b. v. Bosphore, c. Santin,	m. d.
id.	b. v. Palmaria, c. Imbert,	id.
MENTON	b. St-Christophe, c. Palmaro,	m. d.
id.	b. Caroubier, c. Laurenti,	en lest
NICE	b. v. Palmaria, c. Imbert,	id.
NICE	b. v. Bosphore, c. Santin,	en lest
MENTON	b. Daniel, c. Cosso,	citrons
NICE	b. Conception, c. Barral,	en lest.
id.	b. v. Palmaria, c. Imbert,	id.

Bulletin Météorologique du 10 au 16 Avril 1864.

DATES	THERMOMÈTRE CENTIGRADE			ÉTAT ATMOSPHÉRIQUE	VENTS
	8 HEURES	MIDI	2 HEURES		
10 avril	10	12	12	beau	vent
11	12	13	14	id.	nul.
12	14	16	17	id.	id.
13	14	16	18	id.	id.
14	14	14	17	id.	id.
15	15	18	18	id.	id.
16	15	18	18	id.	id.

La Monographie des Hémorrhoides, par le docteur A. LEBEL, opère aujourd'hui une véritable révolution dans la presse médicale. Il n'est question que de guérisons bien authentiques d'une maladie réputée incurable. — 1 vol. in-8° pour 4 fr., à Paris, 14, rue de l'Échiquier. (Consultations). (9)

A LA REINE DES FLEURS




PARFUMERIE LAIT DIRIS

L.T. PIVER

PARFUMEUR DE S. M. L'EMPEREUR

SEUL INVENTEUR DU SAVON AU SUC DE LAITUE

et du LAIT D'IRIS pour la TOILETTE et le TEINT.

Entrepôt général, boulevard de Strasbourg. 10.

PARIS

DÉPOTS dans toutes les villes de France et de l'ÉTRANGER.